Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 20 (1994)

Heft: 3

Artikel: De l'agitateur à l'ethnologie

Autor: Felder, Dominique

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814926

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz. Z. Soziol./Rev. suisse sociol., 20 (3), 1994, 571–594

DE L'AGITATEUR À L'ETHNOLOGUE

Evolution et tendances de la sociologie d'intervention

Dominique Felder
Ressources (Analyse – Conseil – Intervention) et
Service de la recherche sociologique, Genève

Tout le monde vous le dira : outre le chômage, les débouchés professionnels de la sociologie sont essentiellement la recherche et l'enseignement. Il est peut-être temps de faire preuve d'un brin d'imagination, mais aussi de mémoire. Soyons même résolument «rétro», et reportons-nous un instant aux bouleversements sociaux et idéologiques qui ont secoué le monde occidental à la fin des années 60. A cette époque, la sociologie s'est ouvert des horizons qui lui ont permis de sortir de l'univers clos du monde académique; pour quelques générations, le choix de la sociologie a même été synonyme d'aventure et de passion. Parmi les multiples péripéties qu'a connues un monde universitaire autrement plus vivant et stimulant qu'aujourd'hui, il en est une qui retient particulièrement notre attention. Abandonnant une pratique de recherche soumise aux impératifs classiques de la scientificité positiviste, certains sociologues francophones ont en effet développé dans les années 70 une nouvelle pratique centrée sur l'intervention. Deux courants représentent cette tendance : Alain Touraine et ses disciples du Centre d'étude des mouvements sociaux, d'une part; les tenants de l'analyse institutionnelle et de la socianalyse, d'autre part. Les théories et les méthodes élaborées par ces deux courants ont ceci de commun qu'elles attribuent au sociologue un rôle actif d'agent et d'accompagnateur du changement.

Aux yeux de la majorité des professionnels, cette période glorieuse des militants de la sociologie appartient définitivement au passé, et s'ils n'ont pas totalement disparu, les courants se réclamant de l'intervention sont sur le déclin. Leur évocation vous fait immanquablement passer pour ringard; elle permet en outre de constater que l'analyse institutionnelle traîne toujours derrière elle l'image désastreuse d'une pratique oscillant entre le terrorisme et le *happening*, et que les tourainiens de la grande époque restent dans l'esprit de beaucoup un équivalent des missionnaires allant porter la bonne parole sociologique aux protagonistes des mouvements sociaux.

Pourtant, depuis les années 70, la sociologie d'intervention a évolué, tant dans ses pratiques que dans sa théorie. A certains égards, on peut même parler

de rupture épistémologique. C'est cette évolution que je me propose d'examiner dans cet article, pour dégager les nouvelles tendances qui se dessinent et mettre en évidence les promesses dont elle est porteuse.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, quelques précisions de vocabulaire. J'utilise indifféremment et comme synonymes les termes «analyse institutionnelle» et «socianalyse»; ceux qui s'en offusqueraient voudront bien considérer que je connais le distinguo et les débats qui s'y rapportent, mais que cet article n'étant pas prioritairement destiné à des initiés, il ne m'a pas semblé utile d'en tenir compte ici. Par ailleurs, je n'observe pas toujours strictement la convention qui veut qu'on parle d'«intervention sociologique» quand il s'agit des tourainiens et de «sociologie d'intervention» quand il s'agit de socianalyse. J'ai en effet jugé que je n'étais pas tenue de respecter la vieille inimitié et les susceptibilités tenaces qui séparent (ou qui lient...) les deux courants. J'assume pleinement toutes les lapidations symboliques que me vaudront ces deux péchés contre l'orthodoxie.

1. Les années 70 : intervention militante, intervention flamboyante

Depuis les années 70, deux courants se réclament explicitement de l'intervention en France : les sociologues pratiquant l'analyse institutionnelle – ils la définissent comme sociologie d'intervention – et les sociologues regroupés autour de Touraine, qui utilisent le terme d'intervention sociologique. Mon but n'est pas de faire ici une sociologie comparée de ces courants, ni d'analyser dans le détail leurs différences et leurs similitudes théoriques ou méthodologiques. Je me contenterai de mettre en évidence quelques grandes lignes, en rappelant que les principes de l'une et l'autre approche ont été fixés avec précision en 1978 par Alain Touraine dans *La voix et le regard* (Touraine, 1978) et en 1981 par Rémi Hess dans *La sociologie d'intervention* (Hess, 1981).

Il existe dans les années 70 une différence d'insertion sociale entre Alain Touraine et les analystes institutionnels. Alain Touraine, créateur et patron du Centre d'étude des mouvements sociaux, travaille essentiellement avec des militants à qui il propose son intervention ou celle de ses collaborateurs. Les analystes institutionnels sont en majorité des sociologues, des psycho-sociologues ou des pédagogues enseignant à l'Université, au lycée ou dans des établissements professionnels, dont le statut est à mi-chemin entre le sommet de la hiérarchie de l'institution (dont ils dépendent) et les étudiants (qui dépendent d'eux); à côté de leur enseignement, ils décrochent des contrats d'intervention dans des institutions ou (plus rarement) des entreprises.

L'ambition d'Alain Touraine est à la fois socio-historique et socio-politique :

> *L'intervention veut... reconstituer les mouvements sociaux lorsque c'est possible, élever le niveau des conflits, vivifier l'action historique. (...)*
>
> *L'intervention, comme pratique d'une sociologie de l'action et des rapports sociaux, veut faire éclater la bulle de l'identité pour retrouver les rapports sociaux et une définition de l'acteur par son double rapport à son adversaire et au champ culturel où se place leur conflit. L'intervention doit être le lieu où la réflexion et l'expression se retrouvent pour engendrer l'analyse et pour produire l'action.*
>
> (Touraine, 1978)

Intéressés au premier chef par les luttes et les mouvements sociaux dans lesquels ils reconnaissent les acteurs historiques du changement social en train de se faire, les tourainiens ne sont pas pour autant des crypto-marxistes; pour eux, l'implication du sociologue est inséparable de l'effort de distanciation; et si prise de conscience il y a (la «conversion», dans la méthode tourainienne), elle ne résulte pas de la pratique des acteurs, mais de la décentration réussie que leur aura fait faire le sociologue, intervenant nécessairement extérieur.

Tout en se réfèrant à une conception antagoniste de la société faite de conflits, de luttes et d'adversaires, où les mouvements sociaux sont les seuls porteurs de cette historicité à laquelle il tient tant, Touraine attribue au sociologue un rôle absolument central : outre la tâche de produire une «conversion» réussie, ce dernier se voit revêtu d'une mission prophétique :

> *Il faut rompre nettement avec l'image du chercheur-écoute. Nous sommes ici à l'extrême opposé, du côté de l'histoire et non plus de l'individu. Il faut écarter la confusion, le doute, le refus pour s'approcher du feu de la société. Le chercheur sait avec humilité qu'il n'est pas un acteur mais (...) un* prophète. *Il n'appelle pas le groupe à venir vers lui mais à aller vers ce qu'il annonce.*
>
> (ibidem)

Si Touraine définit l'intervention sociologique dans la double positivité d'un mouvement social et d'un rôle de guide et de prophète, les analystes institutionnels, eux, endossent consciemment et avec ardeur le rôle de révélateurs de la négativité.

Leur insertion institutionnelle (mais aussi probalement des idiosyncrasies personnelles) les rend particulièrement sensibles aux rapports et aux structures de pouvoir, avec tout l'arbitraire et le non-dit dont ils peuvent être porteurs. N'oublions pas que dans les années 70, les institutions scolaire, psychiatrique,

hospitalière, carcérale et militaire sont encore fortement marquées par le style autoritaire, dans un système largement centralisé et jacobin, où existe une figure centrale de l'autorité – l'Etat, l'Eglise, le patron – qui est perçue comme détentrice exclusive du pouvoir, organisatrice suprême et possédant une maîtrise quasi totale sur ses administrés.

Les analystes institutionnels s'intéressent essentiellement à la structure génératrice de formes d'organisation sociale (l'institution); ils analysent sa genèse, en critiquent la rigidité et l'arbitraire et dénoncent le refoulement d'une partie de son histoire comme essentiel à son maintien. Face à l'institution, ou luttant en son sein, l'instituant : mouvement de vie qui tend à se libérer du carcan pour générer de nouvelles formes; mais, dans un mouvement historique (le processus d'institutionnalisation), l'instituant finit immanquablement en institué, perpétuant l'institution dans une nouvelle forme. Les analystes institutionnels se donneront donc pour rôle d'analyser le processus d'institutionnalisation et de faire émerger, avec le non-dit institutionnel, une nouvelle conscience des acteurs, et partant les potentialités d'un nouvel instituant :

> *(...) Les sociologues d'intervention font l'hypothèse que les discours sociaux sont complexes. Certains sont explicites, mais d'autres sont implicites ou même non dits, refoulés. Le travail d'intervention, c'est l'effort pour faire sortir ce non-dit, ce refoulé.*
>
> *(...) Une des idées fondamentales de la sociologie d'intervention, c'est que le sociologue ne fait que susciter l'émergence du savoir social implicite.*
>
> (Hess, 1981)

Si, pour les tourainiens, le moment-clé de l'intervention est la conversion, les analystes institutionnels, eux, privilégient l'analyseur : fait, parole, processus, morceau d'histoire, personne, événement, l'analyseur est différent dans chaque histoire institutionnelle; il est le révélateur, la clé qui permet d'accéder à l'inconscient institutionnel. Seule l'intervention de l'analyste peut le faire émerger et en libérer les potentialités cathartiques. Si les tourainiens empruntent certains concepts au marxisme, quitte à se substituer à l'avant-garde politique, les analystes institutionnels, eux, empruntent au courant psychanalytique la notion d'inconscient; quant à leur manière de faire ressurgir le refoulé, fort peu orthodoxe, elle s'apparente presque aux techniques spectaculaires et violentes des thérapeutes néo-reichiens.

Autant que les tourainiens, les analystes institutionnels sont impliqués; mais leur style est fort différent. D'une manière jubilatoire, ils endossent le rôle de critiques radicaux, se voulant «pôles de la négativité», dérangeurs, empêcheurs

de vivre institutionnellement en paix, dénicheurs de cadavres dans les placards, dénonceurs d'impostures. Le Lourau des années 70 donne un bon exemple du style flamboyant des analystes institutionnels d'alors :

> *Par rapport à l'institution, forme sociale établie, garantie par la super-institution étatique, l'institutionnalisation représente la genèse inavouable, truquée, dissimulée – le cadavre dans le placard. L'institution est soit sacrée, soit violemment contestée : elle n'est pas honteuse. La honte apparaît quand se pose la question : comment en est-on arrivé là ? Ouvrir ou défoncer le placard, par l'analyse, et, plus sûrement encore, par l'action des analyseurs, c'est réveiller soudain le roman familial de l'institution, reconstituer le processus d'institutionnalisation, découvrir comment tout a été aplati, déformé, massacré, dissimulé, courbé sous le pouvoir légitimant de l'Etat – ou de l'Eglise, ou du capital, mais cela revient au même. Dans le meilleur des cas une légende institutionnelle, dans le pire un mensonge et une mort soigneusement maquillée en accident, tel est le roman familial de toute institution. La nécessité honteuse de cacher la genèse, d'oublier à tout prix, est ce qui produit la névrose institutionnelle de la fatalité, de la normalité, de la naturalité de l'institué.*
>
> (Lourau, 1978)

Autre différence : si les analystes institutionnels interviennent dans des institutions et à partir de situations réelles, les tourainiens, eux, prennent grand soin de créer pour leur intervention des groupes de recherche ad hoc, qui ne recoupent pas les groupes de militants tels qu'ils agissent sur le terrain. En un sens, les tourainiens ont mis au point une méthode assez élaborée qui tient un peu du laboratoire et qui leur permet de contrôler assez largement la situation. Rien de tel pour les analystes institutionnels, qui font souvent personnellement les frais des risques encourus à intervenir à cru dans la vie quotidienne d'une institution.

C'est probablement pour cette raison qu'ils insisteront rapidement sur l'importance des notions de demande et de commande (la commande étant la forme officielle – le plus souvent écrite – que prend la demande). Petit à petit, on verra se dégager l'idée d'un client formulant une demande, de la négociation de cette demande, et de la fixation de ses termes dans un contrat que les deux parties seront censées respecter. Les tourainiens aussi insistent sur le fait que l'intervention ne peut pas exister sans demande; mais dans les faits, chez eux, c'est très souvent le sociologue qui en est à l'origine, comme ils l'admettent eux-mêmes :

> *Les sociologues (...) ont pris l'initiative des interventions qu'ils ont menées, et ont donc construit ou suscité une demande bien plus qu'ils ne*

> *l'ont rencontrée ou qu'ils y ont répondu. (...) une intervention peut exiger une longue phase de préparation dominée par l'effort des sociologues pour faire émerger une demande et lever les obstacles à cette émergence.*
>
> (Wieviorka, 1983)

Cette situation n'est pas vraiment étonnante; si l'on peut concevoir qu'une institution ait besoin d'un intervenant externe pour améliorer son fonctionnement ou ses relations internes et externes, il est en revanche beaucoup plus difficile d'imaginer des militants demandant spontanément l'aide d'un sociologue et prêts à lui consacrer du temps et de l'énergie. A l'inverse, si des militants peuvent finalement être convaincus du bénéfice d'une intervention extérieure, il paraît difficile d'imaginer convaincre une organisation qu'elle a besoin d'un intervenant extérieur si elle n'y a pas elle-même songé au moins une fois ou si elle estime ne pas en avoir besoin. Il existe une différence fondamentale entre la pratique professionnelle et l'engagement militant, qui explique peut-être l'évolution ultérieure différenciée des conceptions tourainienne et socianalytique de l'intervention sociologique.

En fin de compte, tant les tourainiens que les analystes institutionnels souhaitent, comme le dit Rémi Hess, «inoculer le virus de la sociologie à tout le corps social» (Hess, 1981); on dirait peut-être aujourd'hui, de manière moins agressive «privilégier le travail de décentration des acteurs». Mais si les uns – les tourainiens – interviennent au niveau de luttes et de mouvements à vocation socio-politique, les autres – les analystes institutionnels – interviennent dans le contexte micro-social d'organisations publiques ou privées. Cette différence, on le verra, ne sera pas sans influence sur l'évolution ultérieure des deux courants.

Avant d'aller plus loin, un bref détour à propos de la recherche-action s'impose.

Inventée par Kurt Lewin dans l'immédiat après-guerre, la recherche-action a connu une période de *revival* florissante à la charnière des années 70 et 80. Influencés par le contexte socio-politique de la fin des années 60 et des années 70, de nombreux jeunes chercheurs ont en effet tenté le pari d'une sociologie en prise directe avec l'actualité sociale. La recherche-action, réinterprétée dans un sens plus engagé, voire plus militant, a contribué à l'éclosion d'une sociologie non académique se voulant plus proche des acteurs sociaux et des praticiens, habituellement considérés comme objets de recherche.

A l'époque, certains auteurs (Troutot, 1980) ont considéré la recherche-action comme une forme de sociologie d'intervention (ou vice-versa). Il semble

important de préciser ici les différences essentielles qui existent entre l'une et l'autre. Laissons tout d'abord la parole aux tourainiens :

> *... l'intervention sociologique est une procédure de connaissance. Son objectif est donc libérateur et non correctif. L'efficacité d'une intervention ne peut jamais se mesurer en termes directement instrumentaux. Il faut donc renoncer à placer l'intervention sociologique sur le terrain de la recherche-action.*
>
> (Dubet, 1983)

Dans la recherche-action, le sociologue n'est pas un intervenant extérieur répondant à (ou suscitant) une demande et visant à catalyser une prise de conscience; il s'agit bien plus d'une volonté d'échanger les rôles dans une structure créée à cet effet :

> *La condition sine qua non pour conduire une recherche-action, c'est en effet de créer un espace d'autonomie où les rapports entre les chercheurs et les praticiens se construisent hors des règles de fonctionnement de leurs organisations respectives. La pratique nouvelle de la recherche-action implique donc de la part des chercheurs, comme de la part des acteurs, une décentration par rapport à leur propre institution.*
>
> (Vuille, 1981)

Autre différence : on n'attribue pas à la recherche-action des visées de changement politico-social global ou une mission de critique radicale des institutions. Plus modeste dans ses objectifs, plus réaliste aussi, la recherche-action se rapproche plus des attentes et de la réalité quotidienne des acteurs et des institutions que ne le fait alors l'intervention. Dans la recherche-action, contrairement à l'intervention, chercheurs et praticiens sont réellement intégrés dans un même projet, et les chercheurs se «salissent les mains».

Mais n'idéalisons pas trop : il est peut-être exagéré d'affirmer que la recherche-action a toujours réussi à mettre chercheurs et praticiens sur un pied d'égalité. En fin de compte, on a plus souvent vu des praticiens quitter leur institution pour devenir chercheurs que l'inverse. Car même inconsciemment, le projet des sociologues restait toujours d'inoculer le virus de la sociologie aux acteurs.

Il est intéressant de relever qu'en 1981, exprimant ses «doutes à propos de la recherche-action», Albert Meister met en évidence les ambiguïtés du rôle du sociologue tel que le définit la recherche-action et mentionne pour y remédier «l'intérêt pour une méthode nouvelle comme celle de l'intervention sociologique» (Meister, 1981).

2. Les années 80 : les nouveaux praticiens du social

Dès le début des années 80, le contexte change, pour les sociologues comme pour l'ensemble de la société. L'heure n'est plus aux luttes ni aux mouvements sociaux, mais au retour du libéralisme pur et dur incarné par Reagan et Thatcher, à la glorification de l'entrepreneur, du succès, du profit, de l'efficacité, de la vitesse, des nouvelles technologies. La critique radicale de la société et des institutions n'est plus de mise : le sociologue-agitateur disparaît pour laisser la place aux publicistes et aux stars des media, nouvelles figures emblématiques de la conscience sociale de l'ère des *yuppies*.

Sur un plan général, les années 80 furent celles de la professionnalisation pour l'ensemble des praticiens des sciences humaines et sociales : ce n'est en effet qu'à ce moment-là que se réalisa vraiment la prédiction des gauchistes de la fin des années 60, qui voyaient dans l'armée des socio-, psycho-, pédago- et anthropo- logues de tout poil les nouveaux régulateurs sociaux, qu'ils appelaient alors du doux nom de «chiens de garde du capital». En Europe, il faut attendre les années 80 pour assister à l'institutionnalisation d'une demande de la part de ce que Loubat (Loubat, 1989) appelle les «catégories-clientes» des sciences humaines (travailleurs sociaux, éducateurs, thérapeutes, formateurs, conseillers de toutes sortes), et au développement d'un réel marché pour les sciences humaines.

Du coup, les praticiens de l'intervention sociologique (ou de la sociologie d'intervention) se trouvèrent confrontés à une rude concurrence. Le terrain de l'intervention commençait en effet à singulièrement se peupler; on y rencontrait des praticiens venant d'horizons fort divers et maîtrisant des techniques qui se révélaient assez efficaces – du moins selon les critères idéologiques en cours. (Il n'est pas sans intérêt de noter que la plupart de ces techniques ont vu le jour sur la côte Ouest des Etats-Unis, région qui a constitué un véritable laboratoire pour le développement des «techniques de l'humain»).

Très voyante et très répandue, l'analyse systémique. Solidement étayée par une épistémologie de pointe, par une théorie rassemblant des noms prestigieux (Bateson et Watzlawick en tête) et par des praticiens souvent brillants (notamment du côté de la thérapie familiale), l'analyse systémique prit posément ses quartiers sur les plates-bandes de l'analyse institutionnelle : Mara Selvini Palazzoli, pour ne citer qu'elle, se promena *Dans les coulisses de l'organisation* (Selvini Palazzoli et al., 1984), et ce qu'elle en ramena, toute psy qu'elle fût, présente le plus haut intérêt.

On vit aussi toutes sortes de conseillers, rebaptisés pour l'occasion «consultants», débarquer avec leur attaché-case pour venir porter la bonne parole de la mentalité d'entreprise aux fameuses «catégories-clientes» des sciences sociales. Pour ne donner qu'un exemple, le Centre de formation continue des travailleurs sociaux de Genève offre depuis le milieu des années 80 des cours de marketing et de relations publiques; un technicien en marketing fait partie du staff permanent du Centre. Cette démarche est justifiée par un discours désormais courant :

> *L'institution sociale est une entreprise comme une autre, avec cependant une originalité fondamentale : ses finalités s'inscrivent dans le sens d'un profit collectif. Elle est soumise à des contraintes de production, de rentabilité et d'efficacité et doit donc savoir fixer des objectifs opérationnels, élaborer des stratégies, planifier, gérer, communiquer, contrôler et évaluer.*
>
> *Le marketing est aujourd'hui une méthode de management indispensable à toute entreprise. Il doit devenir un outil utilisable dans le social.*
>
> (CEFOC, 1992)

Dans la foulée, les adeptes de Crozier et de la sociologie des organisations, longtemps méprisés comme des social-traîtres par leurs collègues gauchisants, revinrent sur le devant de la scène. A sa manière, Crozier pratiquait en effet depuis longtemps une sociologie d'intervention fortement imprégnée des techniques d'*organizational development.* L'entreprise revenant à la mode et leur très large expérience aidant, Crozier et son équipe suscitèrent un regain d'intérêt et connurent une deuxième jeunesse (Crozier, 1989).

Vint aussi, importée de l'économie privée, la mode de l'audit. Technique, instrumental, fonctionnaliste dans le pire sens du terme, l'audit fut peu à peu infléchi par les praticiens des sciences sociales. On vit alors apparaître l'audit social (Candau, 1985; Coutet et Igalens, 1988), l'audit participatif (Rebinguet, 1991), l'audit de la formation professionnelle (Le Boterf, Dupouey et Viallet, 1985), l'audit des établissements (Lecointe et Rebinguet, 1990), l'audit des associations (Candau et Tougard, 1990)... Malgré ces adaptations, la dimension de production commune de savoir par les acteurs et l'intervenant reste cependant largement absente : l'audit demeure un instrument fonctionnel au service de l'efficacité et de la rationalité de «l'entreprise».

La psychologie humaniste se tailla aussi une bonne part du marché : analyse transactionnelle et approche rogérienne font aujourd'hui partie des outils de base de la plupart des organisations ayant affaire à des personnes. Aux analystes transactionnels et aux formateurs rogériens s'ajoutèrent encore les derniers

rejetons du bouillon de culture californien : les intervenants *New Age,* qui adaptent avec succès les principes du zen, de l'hypnose (sous le nom de programmation neuro-linguistique ou PNL) ou de tout autre approche para-scientifique à l'entreprise ou à l'organisation. C'est ainsi qu'on peut voir des entreprises de pointe s'adjoindre les services de lamas tibétains ou obliger leurs managers à suivre des séminaires de «positive thinking» (ce qui n'est pas un mince exploit, si l'on songe aux réactions qu'aurait suscitées un innovateur du terroir proposant une retraite chez les bonnes soeurs de Saint Vincent ou l'utilisation intensive de la méthode Coué).

Last but not least, la psychanalyse (dont chacun sait qu'elle a de la peine à augmenter voire à maintenir sa clientèle privée en ces temps de rude concurrence et de crise sociale), la psychanalyse, donc, investit l'organisation et l'entreprise (Enriquez, 1992). Rude coup pour les analystes institutionnels et les socianalystes : le retour du père, sous la forme de «vrais» analystes – les psychanalystes, plus prévisibles, moins rigolos, mais tellement plus rassurants. Il est vrai, toutefois, que cette catégorie est beaucoup moins nombreuse que les précédentes, à l'instar d'ailleurs des anthropologues et des ethnologues.

Pendant que le champ de l'intervention se peuplait ainsi de nouveaux venus aux dents longues (et aux tarifs élevés), tourainiens et analystes institutionnels faisaient une sorte de retour sur eux-mêmes et amorçaient sans tambour ni trompette les premières étapes d'un tournant capital.

3. La galère, ou l'amorce d'un tournant

Que les militants ne soient plus le modèle de l'acteur avec lequel les tourainiens interviennent, c'est le plus connu d'entre eux (hormis Touraine lui-même), à savoir François Dubet, qui en rend compte. Sa thèse, soutenue en 1984 et consacrée à «l'analyse des conduites marginales des jeunes» (Dubet, 1985), contient une annexe méthodologique où l'on trouve les éléments d'une quasi-autocritique de l'intervention sociologique des années 70. Dubet admet ainsi que travailler avec les jeunes marginaux

> *... offre un avantage, celui de toucher une population demandeuse d'intervention, motivée par la recherche et ne venant pas faire son devoir de militant en service plus ou moins commandé.*
>
> (Dubet, 1985)

Si peu de jeunes ont participé aux groupes de recherche, ils

> *... sont (...) souvent plus engagés dans la recherche que des militants surchargés de travail et de réunions et convaincus de détenir les clés de la compréhension du sens de leur action.*
>
> (ibidem)

Ce changement dans la nature des acteurs considérés a entraîné un changement dans la méthode d'intervention :

> *Pour la première fois dans une intervention sociologique, nous nous sommes totalement décentrés de l'acteur étudié pour consacrer la moitié de la recherche à celui qui se tient en amont (...) Plus on s'éloigne des conduites autonomes, «conscientes et organisées», plus il faut reconnaître le poids de la situation (...)*
>
> (ibidem)

Malgré ces considérations, François Dubet ne remet pas en question les fondements de la conception tourainienne de l'intervention. La conversion est toujours le moment-clé du travail, et l'hypothèse du mouvement social est toujours sous-jacente, «à certaines conditions», dont la moindre n'est pas de «... chercher le mouvement social dans les conduites les plus banales, à condition de ne pas identifier un mouvement social à un acteur concret.» (ibidem)

Dans l'absence de luttes et de mouvements sociaux qui caractérise les années 80, François Dubet est contraint de définir le mouvement social en creux :

> *L'analyse en termes de mouvement social n'est pas nécessairement conduite au nom d'un mouvement positif, réel ou latent, comme un soleil dont tout dérive; elle montre aussi comment l'absence ou la faiblesse d'un tel mouvement provoque les conduites éclatées et la souffrance que nous avons observées.*
>
> (ibidem)

Confronté à «la galère», Dubet, avec un certain réalisme, «s'interdit tout rôle prophétique».

L'intervention sociologique tourainienne est déjà à mi-chemin d'une révision profonde.

4. La fin des kamikaze

Quant aux analystes institutionnels, si l'on peut dire, ils digèrent : à la fois leur passé et de nouvelles influences. A la fin des années 80, ils font paraître un ouvrage collectif important, *Perspectives de l'analyse institutionnelle* (Hess et Savoye, 1988), qui fait le point de la situation et annonce une évolution capitale.

Il en ressort notamment qu'à l'instar des tourainiens, les analystes institutionnels font une auto-critique implicite de certains aspects de leur pratique passée. Fini les kamikaze radicaux brillants, brûlant tous leurs ponts derrière eux et laissant des acteurs sociaux dubitatifs ou désemparés; Michel Lobrot fait une description saisissante des mécanismes dont était prisonnière l'analyse institutionnelle et des conséquences du style d'intervention des années 70; trop longue pour être citée en entier, on en retiendra la conclusion :

> *La conséquence la plus constante, c'est un raidissement des instances qui ont fait appel aux intervenants, qui se sentent trahies, trompées, mises encore plus en difficulté qu'elles ne l'étaient auparavant. Si elles n'arrêtent pas brusquement l'intervention, ce qui arrive parfois, elles se durcissent intérieurement contre elle, et font la promesse solennelle de ne plus jamais faire appel à de tels individus.*
>
> (Lobrot, 1988)

Lobrot dénonce aussi «la dépendance de l'analyse institutionnelle à l'égard des structures de pouvoir à l'intérieur des institutions» :

> *On fait appel au pouvoir pour essayer de le démolir. On flatte le diable en essayant de l'abattre. Comme toujours, le diable est le plus fort.*
>
> (ibidem)

Il semble que la plupart des analystes institutionnels admettent ce type de critique; avec Anne Vancraeyenest, beaucoup s'accordent pour affirmer la nécessité «d'un nouveau type d'intervention, (...) davantage en prise sur les demandes d'aujourd'hui» (Vancraeyenest, 1988). D'une certaine manière, les analystes institutionnels ont appris de la concurrence (systémique, psy ou «entrepreneuriale») et de leurs expériences la nécessité de respecter les besoins et les objectifs propres des gens à qui ils s'adressent ou qui s'adressent à eux; ils font preuve d'un peu plus de réalisme et d'efficacité pratique.

Autre changement majeur : les institutions n'incarnent plus forcément tout ce qui est haïssable dans la société; on les voit plutôt comme «de formidables 'bouillons de culture' dans lesquels des forces innombrables s'affrontent, se

superposent, se conjuguent, donnant lieu à des complexes dynamiques énormes.» (Lobrot, 1988)

Signe des temps : dans les années 80, les analystes institutionnels, comme leurs collègues appartenant à d'autres courants, (re)découvrent l'approche systémique et la sociologie des organisations et s'ouvrent aux influences de la sociologie anglo-saxonne. Tout comme dans l'intervention tourainienne, un tournant est amorcé. Mais, comme nous allons le voir, l'élément le plus important du changement réside dans une rencontre inédite avec des sociologues venus d'un tout autre horizon.

5. Les années 90 : changements de perspective

Chez les tourainiens, la situation se décante. Touraine, toujours en quête d'une historicité qui commence à ressembler au Graal, s'en va chercher sur d'autres continents les luttes et les mouvements sociaux qu'il ne trouve plus en France. Dubet reprend le flambeau et publie en 1991 son étude sur *Les Lycéens* (Dubet, 1991), où toute référence explicite au mouvement social est désormais absente. N'ayant gardé de la méthode d'intervention tourainienne que ses techniques, Dubet réinterprète l'intervention comme une activité visant à rendre compte au plus près de la réalité vécue, de *l'expérience* des acteurs. Saut épistémologique important, même s'il n'est pas (encore) théorisé, puisqu'il n'est plus question de lutte, d'adversaire, de mouvement historique, de conversion, de sociologue agitateur ou prophète. Certes, le sociologue fait toujours émerger la parole des groupes, aide à la structurer et à en prendre conscience; mais au-delà, il ne s'agit que de rendre compte, modestement, du vécu de certaines catégories de personnes dans un contexte donné, et à proposer une interprétation générale de ce contexte.

Du côté de l'analyse institutionnelle, la rupture épistémologique se consomme dans les faits sous la forme d'une rencontre. Avec un brin de retard sur leurs collègues[1], les analystes institutionnels découvrent la facette la plus séduisante de la sociologie américaine : l'interactionnisme symbolique, l'ethnométhodologie, Goffman, Garfinkel, Hall... Deux publications témoignent de cette évolution : l'ouvrage collectif *Perspectives de l'analyse institutionnelle* (Hess et Savoye, 1988) et le dernier livre de Lapassade, *L'ethnosociologie. Les sources anglo-*

1 Robert Castel a préfacé la traduction d'*Asiles* de Goffman en 1970; Bourdieu a traduit et publié un extrait de *Gender Advertisement* (du même) dans le n° 14 de sa revue *Actes*, en avril 1977.

saxonnes (Lapassade, 1991), qui constitue une excellente introduction au sujet pour un public francophone. On assiste alors à une tentative passsionante de synthèse des deux approches.

Cette convergence, à bien y regarder, n'est pas fortuite. La pratique d'intervention des analystes institutionnels s'est toujours centrée sur des phénomènes plutôt micro-sociaux; il n'est donc pas étonnant qu'ils trouvent un intérêt à des approches qui mettent la relation micro-sociale au centre de leur construction théorique.

D'une certaine manière, l'apport de l'ethnométhodologie et de l'interactionnisme symbolique américains a permis aux analystes institutionnels d'opérer un changement de perspective sur l'institution. Celle-ci n'est plus conçue comme une structure abstraite intemporelle et extérieure aux acteurs; ce sont au contraire les interactions quotidiennes réelles des acteurs qui fondent la structure institutionnelle. Comme le dit Loubat,

> Le procès d'institutionnalisation *de la vie sociale s'inscrit très concrètement dans une partition spatio-temporelle des interactions qui a la précision d'un ballet d'opéra. A ce titre, les «manuels de savoir-vivre» fonctionnent comme des* agendas *sociaux – au sens étymologique de :* les choses que l'on doit faire *– qui permettent littéralement d'ajuster la structure sociale aux relations quotidiennes.*
>
> *(...) L'*institution *est par conséquent l'opération fondamentale de toute vie en société – parce qu'elle est l'opération même du fondement de toute interaction. Il n'y a aucune raison de la chosifier et de réserver l'emploi de ce concept à des productions particulières de la société humaines (telles les institutions juridiques ou politiques).*
>
> *(...) Les institutions émergent, fonctionnent et changent au gré des échanges sociaux tels qu'ils se déroulent* réellement, *que ce soit dans une montée d'escalier, un bar, sur un terrain de football ou dans le service d'une compagnie d'assurances.*
>
> (Loubat, 1988)

Du coup, on voir apparaître de nouveaux objets de recherche et de nouveaux concepts dans l'analyse institutionnelle : la quotidienneté de nos sociétés en décomposition où surnagent les repères du *look* et du *timing* (Loubat, 1988); l'établissement scolaire (Vancraeyenest, 1988; Hess, 1989); les fameux *savants de l'intérieur* que Patrick Boumard emprunte à l'ethnométhodologie pour les mettre au service d'une nouvelle conception de l'intervention interne (Boumard, 1988, 1989).

Ce changement de regard sur l'institution s'inscrit lui-même dans une remise en cause théorique de portée plus fondamentale :

> *Le changement social ne peut plus être appréhendé à l'aide du «modèle hydraulique» de la psychanalyse et du freudo-marxisme (...) Nous appelons «modèle hydraulique» le mécanisme pulsion-refoulement-fuite. Ce modèle fut appliqué à divers domaines : «inconscient-surmoi-symptômes» en psychanalyse, «énergie vitale-cuirasse-biopathie» en bio-énergie, «prolétariat-bourgeoisie-révoltes» dans la dogmatique gauchiste, «réalisation de soi-institution-marginalités» dans la mystique baba-cool. De manière générale, ce modèle technologique a marqué la plupart des mouvements sociaux et intellectuels, jusqu'à l'avènement de la cybernétique.*
>
> (Loubat, 1988)

Curieusement, Loubat pense que «le vocabulaire sociologique et psychologique apparaît insuffisamment armé» pour théoriser ce changement de perspective; il se réfugie, quant à lui, dans la vision d'une «vie quotidienne luxuriante» à laquelle l'analyse institutionnelle devrait désormais se consacrer. Cette perspective paraît un peu courte. Tout en saluant le rôle capital de Loubat dans la synthèse des approches française et américaine, il nous semble qu'il oublie en route les acquis pratiques et théoriques importants de l'analyse institutionnelle française et qui font précisément défaut aux américains – je veux parler de l'historicité et de la notion de pouvoir (j'y reviendrai). Par ailleurs, Loubat sous-estime les potentialités théoriques de la sociologie et des sciences humaines : les concepts intégrateurs existent, mais ailleurs que chez les ethnométhodologues et les interactionnistes symboliques.

Jacques Ardoino, au contraire, dessine les contours d'un nouveau cadre de référence, qu'il baptise «multiréférentialité». Il le fonde sur la critique – désormais répandue – de la démarche scientifique classique, dont l'idée directrice consiste en un processus d'affinements successifs et progressifs de la complexité, dans le but de retrouver le simple, conçu comme essentiel. Pour Ardoino comme pour Morin à qui il se réfère, le nouvel objectif consiste au contraire à rendre compte sans réductions de la complexité et de l'opacité du réel :

> *Reconnaître la complexité comme fondamentale dans une région du savoir, c'est donc, tout à la fois, postuler le caractère «molaire», holistique, de la réalité étudiée, et l'impossibilité de sa réduction par découpage, par décomposition en éléments plus simples.*
>
> (Ardoino, 1988)

Dans le même temps, il s'agit de comprendre que la relation du chercheur au réel et que la nature de la réalité étudiée sont inséparables :

> *Dire que ce qui est spécifiquement humain est toujours, aussi, naturellement opaque, (...) c'est insister sur le caractère à la fois objectif et subjectif,* impliqué, *et surtout* polémique *de l'univers auquel il appartient.*
>
> *Dans la mesure, précisément, où (le) sujet-objet (des sciences sociales), tout à la fois individuel et collectif, l'homme, n'est pas indifférent aux productions de savoir qui le concernent et y réagira, par conséquent, il interférera constamment avec les dispositifs d'analyse et d'investigation qui lui seront appliqués (...) Si l'on convient que la recherche est une stratégie de connaissance, il faut encore savoir qu'un tel objectif est toujours susceptible de provoquer des contre-stratégies appropriées.*
>
> (ibidem)

Dans son article sur la multiréférentialité, Jacques Ardoino ne fait qu'amorcer un recentrage théorique de l'analyse institutionnelle. Avant de revenir sur les portes ainsi ouvertes, constatons d'abord l'importance du tournant opéré. Voir le processus d'institutionnalisation dans les rapports micro-sociaux du vécu quotidien, opter pour une épistémologie de type systémique privilégiant l'implication et les pratiques des acteurs comme des chercheurs, voilà à coup sûr une évolution qui a valeur de rupture épistémologique. Si l'on se réfère aux années 70, où un discours macro- et idéo- logique sur l'institution fondait une pratique micro-sociologique de type politique sur le terrain, le changement est de taille. L'analyse institutionnelle des années 90 est en train de vivre une évolution d'autant plus prometteuse qu'elle est rare.

Remarquons qu'une telle évolution théorique et épistémologique ne s'est pas produite chez les tourainiens, bien que l'on puisse considérer que le centrage de Dubet sur *l'expérience* des lycéens le rapproche aussi, d'une certaine manière, de l'ethnométhodologie américaine. Mais à notre connaissance, ce rapprochement théorique n'est pas revendiqué par Dubet.

Les changements apportés à l'analyse institutionnelle par la confrontation avec de nouvelles approches posent cependant une question de fond, qu'Anne Vancraeyenest n'élude pas :

> *Derrière toutes ces «révisions», le paradigme n'est-il pas atteint ?* (je souligne) *La demande du terrain ne nous orienterait-elle pas plutôt vers une forme d'audit institutionnel qui valoriserait le travail collectif par*

rapport à des formes d'audit qui se mettent actuellement en place et qui sont relativement «bureaucratiques» ?

(Vancraeyenest, 1988)

6. Institution(s), quotidienneté et construction sociale de la réalité

Répétons-le, il est tout à fait réjouissant que les analystes institutionnels français aient découvert l'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie, même si c'est avec un peu de retard.

On peut cependant regretter que dans ce nouvel enthousiasme pour le cadre de la vie quotidienne, certains (comme Loubat) semblent perdre de vue des acquis théoriques essentiels de l'analyse institutionnelle; certes, le processus d'institutionnalisation est capillaire, mais il a aussi un aspect cumulatif; bien entendu, les normes et les rôles font l'objet de (re)négociations continuelles, mais sur la base d'un «capital de pouvoir» inégalement réparti dès le départ; sans aucun doute, c'est dans «la luxuriance de la vie quotidienne» qu'il faut aller chercher les mécanismes essentiels de la structuration sociale, mais sans pour autant négliger le poids de l'histoire.

Cette intégration de l'aspect quotidien et micro-social à l'aspect social plus global des normes, des valeurs et des institutions établies qui cristallisent des rôles sociaux bien définis fait défaut, à l'heure actuelle, à l'analyse institutionnelle française. Et pourtant, les outils conceptuels de cette intégration existent ! Je veux parler de la théorie de la construction sociale de la réalité, développée par Peter Berger et Thomas Luckmann dans l'ouvrage du même nom (Berger et Luckmann, 1971).

Prenant comme point de départ le même ancrage dans la vie quotidienne que les interactionnistes symboliques et les ethnométhodologues, Berger et Luckmann analysent la réalité sociale dans ses deux pôles dialectiques, qui constituent les deux moments du développement social et cognitif : l'institutionnalisation et la légitimation, d'une part; la socialisation et l'identification, d'autre part. Je ne développerai pas ici les différents aspects de cet ouvrage fondamental, me bornant à rappeler brièvement quelques éléments qui concernent très directement le propos de cet article.

Comme les analystes institutionnels actuels, Berger et Luckmann voient l'origine de l'institution dans les interactions individuelles de la vie quotidiennne. Pour eux, l'embryon de l'institution commence au moment où se créent des routines dans les actions et les interactions quotidiennes; c'est ce qu'ils appellent

l'habituation (*habitualization*). L'institutionnalisation se produit lorsque les acteurs tombent d'accord pour «typifier» une action ou une interaction routinisée – en d'autres termes : lorsqu'ils s'accordent pour lui donner le même *sens*. Pour Berger et Luckmann, «l'institutionnalisation est naissante dans toute situation qui se prolonge dans le temps», et dans laquelle les acteurs peuvent prédire réciproquement leur ligne de conduite («patterns of conduct»). Dans ce processus, les routines deviennent des évidences. Lorsque ces «évidences» doivent être transmises à d'autres que ceux qui ont vécu l'expérience directe de l'institutionnalisation première, «le processus d'institutionnalisation se perfectionne». Et dans ce processus créateur d'historicité, les formes que sont les institutions acquièrent un statut objectif : plus le temps passe, plus elles sont vécues comme possédant une réalité propre. Berger et Luckmann l'expriment de manière concrète : le caractère objectif du monde institutionnel «s'épaissit, se durcit». Au bout du processus, «toutes les institutions apparaissent de la même manière, comme données, inaltérables et évidentes.»[2]

Sur certains points, Berger et Luckmann tiennent presque le même discours que les analystes institutionnels :

> *Il est impossible de comprendre une institution de manière adéquate si l'on ne comprend pas le processus historique dans lequel elle a été produite.*
>
> *Les institutions, par le fait même de leur existence, contrôlent les conduites humaines en proposant des structures de conduite prédéfinies (...) Ce caractère de contrôle est inhérent à l'institutionnalisation comme telle; il précède et se distingue de tous les mécanismes de sanctions spécifiquement mis sur pied pour soutenir une institution.*
>
> (Berger et Luckmann, 1971)

Ce caractère de contrôle inhérent à l'institution ne tient pas, comme on le sous-entendait dans les années 70, à une perversion particulière liée au pouvoir, mais bien aux effets de la routinisation; on assiste au glissement vers l'inconscient (social et individuel) des origines négociées et humaines de l'institution mise en place, des rôles joués, des habitudes prises, des évidences acceptées. Berger et Luckmann relèvent cependant l'immense économie psychique et sociale ainsi réalisée :

> *(La) vie en commun est définie par une sphère grandissante de routines conçues comme des évidences. L'action de l'un n'est plus une source*

2 Pour des raisons expliquées plus loin, j'ai utilisé la version originale en langue américaine du livre de Berger et Luckmann; je suis donc responsable de la traduction des extraits cités.

d'étonnement et de danger potentiel pour l'autre. Au contraire, une grande part de ce qui se passe va prendre le caractère de trivialité de ce qui, pour chacun, deviendra la vie quotidienne (...) La construction... de routines rend possible la division du travail, ouvrant la voie à des innovations qui exigent un plus haut degré d'attention. La division du travail et les innovations conduiront à de nouvelles habituations, élargissant encore les origines communes des... individus. En d'autres termes, un monde social se construira dans un processus qui contient les racines d'un ordre social en expansion.

(ibidem)

Nous arrêterons là des citations qui pourraient continuer encore longtemps, et qui prouvent que l'analyse institutionnelle perd beaucoup à méconnaître Berger et Luckmann; elle y perd d'autant plus que ces derniers, eux, savent depuis longtemps qu'elle existe ! Dans la note 25 de l'introduction à leur ouvrage, qui relève (en 1966 déjà !) les limites théoriques de l'interactionnisme symbolique et de l'ethnométhodologie, ils montrent qu'ils ont lu Lapassade et qu'ils détectent chez lui quelqu'un qui pourrait tirer des bénéfices évidents de la fréquentation d'un de leurs inspirateurs :

... tant Mead[3] *que ses successeurs récents n'ont pas développé de concept adéquat de structure sociale. (...) On peut observer ici que, de la même manière que leur ignorance de la sociologie de la connaissance a empêché les psychologues sociaux américains de relier leurs perspectives à la théorie macro-sociologique, la totale ignorance de Mead est un important défaut théorique de la pensée sociale néo-marxiste en Europe aujourd'hui* (en 1966, DF). *Il y a une ironie considérable dans le fait que les théoriciens néo-marxistes aient recherché une liaison avec la psychologie freudienne (qui est fondamentalement incompatible avec les présupposés anthropologiques du marxisme), oubliant complètement l'existence d'une théorie meadienne de la dialectique entre la société et l'individu qui serait incommensurablement plus compatible avec leur propre approche. Pour un exemple récent de ce phénomène ironique, cf. George Lapassade,* L'entrée dans la vie *(Paris : Editions de Minuit, 1963), un livre par ailleurs hautement évocateur qui réclame pour ainsi dire Mead à chaque page.*

(ibidem)

Comment et pourquoi les analystes institutionnels français ont-ils donc pu ignorer si longtemps – et ignorent-ils toujours, semble-t-il – l'existence de

3 l'un des inspirateurs principaux des ethnométhodologistes et des interactionnistes symboliques

Berger et Luckmann ? D'abord, peut-être, parce que les sociologues français ne lisent pas (ou très peu) la production anglo-saxonne, contrairement à leurs collègues francophones belges, canadiens ou suisses. Mais peut-être aussi, hélas, parce que la traduction française de *La construction sociale de la réalité* qui a paru en 1986 est tellement mal faite qu'elle travestit carrément la pensée des auteurs. Dans certains cas, le texte français prend même le contrepied du texte original ! Un exemple ? La note qui vient d'être citée. Dans le texte :

> *For a recent example of this ironic phenomenon, cf. George Lapassade,* L'entrée dans la vie *(Paris : Editions de Minuit, 1963), an otherwise highly suggestive book that, as it were, cries out for Mead on every page* (je souligne).
>
> (Berger et Luckmann, 1971)

devient dans la traduction

> *... Un récent exemple de ce phénomène ironique se trouve dans l'ouvrage de George LAPASSADE,* L'entrée dans la vie *(Paris : Editions de Minuit, 1963), travail par ailleurs hautement évocateur qui invoque Mead à toutes les pages* (je souligne).
>
> (Berger et Luckmann, 1986)

Comment Lapassade pourrait-il «invoquer» quelqu'un dont on vient de dire qu'il ignore l'existence ? «To cry out for», de toute manière, veut dire «réclamer, appeler». Encore un exemple de la détestable habitude qu'ont certains éditeurs de considérer qu'ils peuvent se passer de traducteurs professionnels... et de la supervision de personnes connaissant la pensée des auteurs traduits. Le même genre de contresens s'était déjà produit avec la traduction de *Steps to an Ecology of Mind* de Gregory Bateson (Bateson, 1972, 1977, 1980)

Mon propos n'est pas de m'appesantir ici sur de telles pratiques, hélas trop courantes; je remarque simplement qu'elles contribuent à freiner la diffusion en France de théories et de travaux d'auteurs provenant du monde anglo-saxon.[4]

7. Perspectives actuelles de la sociologie d'intervention

L'évolution théorique constatée au sein du courant de l'analyse institutionnelle, de même que les potentialités encore inexplorées qu'actualiserait un lien avec

4 A qui profite le crime ?

la théorie de la construction sociale de la réalité n'ont pas qu'une portée purement conceptuelle. Car comme son nom l'indique, la sociologie d'intervention est d'abord une pratique. Et à ce titre, elle mérite l'attention de tous ceux pour qui la sociologie ne saurait se limiter à l'univers restreint et protégé de l'académie et de la recherche.

Comme on a déjà pu le constater, la sociologie d'intervention ne se caractérise pas par son objet, mais par son approche. Au niveau théorique, elle tente d'intégrer différents apports, largement inspirés de la phénoménologie : théorie de la construction sociale de la réalité, ethnométhodologie et interactionnisme symbolique, analyse de l'historicité, des rapports de pouvoir et de l'implication personnelle des individus dans les institutions/organisations. Au plan pratique, elle se veut entièrement liée à l'existence d'une demande d'intervention; cette demande conditionne l'instauration d'une relation contractuelle négociée qui différencie très largement la pratique d'intervention de celle de la recherche classique et qui rapproche le/la sociologue d'intervention de la clinique et de la thérapeutique.

Si le terme n'était pas déjà fortement connoté, on n'hésiterait pas à parler de sociologie clinique plutôt que de sociologie d'intervention. Mais on connaît la susceptibilité ombrageuse que suscitent immanquablement les velléités de d'empiéter sur les territoires strictement balisés de la propriété intellectuelle. Un sociologue clinicien, ce n'est pas un socianalyste, non mais ! Et pourtant... Un ouvrage collectif paru récemment sous la direction de Vincent de Gaulejac et de Shirley Roy fait le point sur le courant se réclamant de cette identité. *Sociologies cliniques* (De Gaulejac et Roy, 1993) ne se présente pas au pluriel par hasard. Comme le reconnaît Eugène Enriquez (Enriquez, 1993), «la sociologie clinique... s'est lentement constituée... (et) a eu de la difficulté à s'imposer». «Et pour cause», ricaneront certains, forts de leur quant-à-soi sociologique : «parmi ceux qui se réclament de la sociologie clinique en Europe, on trouve tout sauf des sociologues». Il est vrai que le développement de ce courant est lié à la très célébre ARIP (Association de recherche et d'intervention psychosociologique) – dont sont par ailleurs issus bon nombre d'analystes institutionnels – et au travail de pionnier de Max Pagès; Eugène Enriquez, qui se réclame aujourd'hui de la sociologie clinique et y joue un rôle important, est psychanalyste...

Mais il est peut-être temps de réaliser que les réflexes identitaires défensifs («toi psychosociologue – moi sociologue – nous pas parler et rien à voir ensemble») sont hérités de découpages disciplinaires qui relèvent avant tout de luttes de pouvoir et d'influence liées à l'obtention de chaires et de crédits de recherche au sein de l'Université. Au niveau de la pratique professionnelle de

l'intervention, les différences s'estompent. Certes, chacun/e porte avec soi l'héritage du courant dont il/elle est issu, où le tempérament personnel joue par ailleurs un rôle non négligeable : au risque de caricaturer, les tourainiens sont plutôt introvertis et pratiquent volontiers la distanciation, les socianalystes, plus impliqués personnellement, sont très à l'aise dans le conflit déclaré, et les sociologues cliniciens, les plus attentifs à la personne, penchent volontiers du côté de l'interprétation «psy».

Mais concrètement, dans l'intervention, les problèmes rencontrés sont les mêmes pour tout le monde : importance de la demande, de son élucidation, de sa négociation et de sa formalisation dans un contrat; difficultés et lenteurs du travail lié au changement; inévitabilité des résistances et des frustrations; relative modestie des résultats concrets au regard de certaines attentes initiales; sentiments d'échec et d'impuissance dans certaines circonstances; moments de joie et de satisfaction partagés...

Au-delà des problèmes, les enjeux aussi sont communs. L'intervention de type sociologique se fixe en effet des objectifs ambitieux : la production de sens par les acteurs-clients-demandeurs; la prise de conscience de certains mécanismes organisationnels ou institutionnels occultés ou refoulés (l'«habituation» de Berger et Luckmann et/ou l'inconscient institutionnel de Lourau); le dénouement de certaines situations de blocage ou de crise; la libération du potentiel énergétique (ou libidinal, pour ceux qui tiennent à Freud) individuel et collectif; l'évolution du système de relations et des structures institutionnelles qui lui servent de cadre.

Dans l'optique d'une pratique professionnelle de l'intervention, il est particulièrement regrettable que des enjeux de pouvoir et de prestige propres à chaque courant empêchent encore les rencontres et les échanges d'expérience entre sociologues praticiens de diverses provenances. En ce sens, l'image que Jacques Rhéaume donne de la sociologie clinique au Québec peut tout aussi bien servir à tracer une perspective pour le développement de la sociologie d'intervention de manière plus générale :

> *... un réseau ouvert plus qu'une organisation formelle, un projet plus qu'une pratique établie, une nouvelle vision de la science du social plus qu'une autre méthode ou un nouveau secteur de recherche (...)*
>
> *Il nous semble que l'adhésion à une* nouvelle façon de faire la science sociale *l'emporte sur les cloisonnements et les spécificités disciplinaires ou professionnels.*
>
> (Rhéaume, 1993)

La direction est indiquée; y aura-t-il des sociologues pour relever le pari ?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ardoino Jacques (1988), Vers la multiréférentialité, in Hess Remi, Savoye Antoine, Ed., *Perspectives de l'analyse institutionnelle*, Méridiens Klincksieck, Paris.

Bateson Gregory (1972), *Steps to an Ecology of Mind*, Ballantine, New York. Traduction (discutable) : Vers une écologie de l'esprit, (1977) Tome 1, (1980) Tome 2, Seuil, Paris.

Berger Peter L., Luckmann Thomas (1971), *The Social Construction of Reality. A Treatise in the Sociology of Knowledge*, London, Penguin Books. Traduction française (discutable) (1986) : La construction sociale de la réalité, Méridiens Klincksieck, Paris.

Boumard Patrick (1988), L'analyse interne, in Hess Remi, Savoye Antoine, Ed., *Perspectives de l'analyse institutionnelle*, Méridiens Klincksieck, Paris.

Boumard Patrick (1989), *Les savants de l'intérieur. L'analyse de la société scolaire par ses acteurs*, Armand Colin, Paris.

Candau Pierre (1985), *Audit social. Méthodes et techniques pour un management efficace*, Vuibert, Paris.

Candau Pierre, Tougard Laure (1990), *Audit des associations*, Editions d'organisation, Paris

CEFOC (1992), *L'air du large 1992–1993, Programme annuel de formation continue*, Institut d'études sociales, Genève.

Coutet Alain, Igalens Jacques (1988), L'audit social, PUF, *coll. «Que Sais-Je ?»* n° 2399, Paris.

Crozier Michel (1989), *L'entreprise à l'écoute : apprendre le management post- industriel*, InterEditions, Paris.

De Gaulejac Vincent, Roy Shirley, Ed., (1993), *Sociologies cliniques, Hommes et perspectives*/ Epi, Marseille et Paris.

Dubet François (1983), Les critères de validation dans l'intervention sociologique, in Touraine et al., *La méthode d'intervention sociologique*, Atelier d'intervention sociologique.

Dubet François (1985), *La galère. Analyse des conduites marginales des jeunes, Thèse présentée en vue du Doctorat d'Etat de sociologie*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, Paris.

Dubet François (1991), *Les Lycéens*, Seuil, Paris.

Enriquez Eugène (1992), L'organisation en analyse, PUF, Paris.

Enriquez Eugène (1993), L'approche clinique : genèse et développement en France et en Europe de l'Ouest, in De Gaulejac Vincent, Roy Shirley, Ed., *Sociologies cliniques, Hommes et perspectives*/Epi, Marseille et Paris.

Hess Remi (1981), *La sociologie d'intervention*, Presses Universitaires de France, Paris.

Hess Remi (1989), *Le lycée au jour le jour. Ethnographie d'un établissement d'éducation*, Méridiens Klincksieck, Paris.

Hess Remi, Savoye Antoine, Ed., (1988), *Perspectives de l'analyse institutionnelle*, Méridiens Klincksieck, Paris.

Lapassade Georges (1991), *L'ethnosociologie. Les sources anglo-saxonnes*, Méridiens Klincksieck, Paris.

Le Boterf Guy, Dupouey Paul, Viallet François (1985), *L'audit de la formation professionnelle*, Editions d'organisation, Paris.

Lecointe Michel, Rebinguet Michel (1990), *L'audit de l'établissement scolaire*, Editions d'organisation, Paris.

Lobrot Michel (1988), Les voies du changement social, in Hess Remi, Savoye Antoine, Ed., *Perspectives de l'analyse institutionnelle*, Méridiens Klincksieck, Paris.

Loubat Jean-René (1988), La quotidienneté, un défi à l'analyse, in Hess Remi, Savoye Antoine, Ed., *Perspectives de l'analyse institutionnelle*, Méridiens Klincksieck, Paris.

Lourau René (1978), *L'Etat-inconscient*, Minuit, Paris.

Meister Albert (1981), Quelques doutes à propos de la recherche-action, *Revue internationale d'action communautaire*, 5/45.

Rhéaume Jacques (1993), Le projet de la sociologie clinique au Québec, in De Gaulejac Vincent, Roy Shirley, Ed., *Sociologies cliniques, Hommes et perspectives*/Epi, Marseille et Paris.

Rebinguet Michel (1991), *L'audit participatif d'établissement scolaire : un processus d'apprentissage de la complexité*, Se former, Lyon.

Selvini Palazzoli Mara et al. (1984), *Dans les coulisses de l'organisation*, ESF, Paris.

Touraine Alain (1978), *La voix et le regard*, Seuil, Paris.

Troutot Pierre-Yves (1980), Sociologie d'intervention et recherche-action socio-politique, *Revue suisse de sociologie*, vol. 6 n° 2.

Vancraeyenest-Ghienne Anne (1988), La découverte de l'établissement d'éducation. Vers un audit institutionnel ?, in Hess Remi, Savoye Antoine, Ed., *Perspectives de l'analyse institutionnelle*, Méridiens Klincksieck, Paris.

Vuille Michel (1981), La recherche-action : une pratique nouvelle ou comment s'impliquer autrement dans une recherche sur les plans personnel, professionnel et institutionnel !, *Revue internationale d'action communautaire*, 5/45.

Wieviorka Michel (1983), Le processus de recherche dans l'intervention sociologique, in Touraine et al., *La méthode d'intervention sociologique*, Atelier d'intervention sociologique.

Adresse de l'auteur :
Dominique Felder
Sociologue consultante
20, rue du 31-Décembre, CH–1207 Genève